



Sonia BRUN

LES MURS DES CONFIDENCES

Recueil de nouvelles

Sonia Brun

Les murs des confidences

© Sonia Brun, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-1286-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le numéro neuf

Je suis restée allongée sur le dos durant des heures, pestant contre l'inconfort d'un matelas trop mince, d'un drap rugueux à l'épaisseur étouffante et d'un oreiller si plat qu'il pourrait aisément passer dans la fente d'une boîte aux lettres. J'ai compté les moutons imaginaires, un parc de quatre-vingt-dix-neuf bêtes que j'ai colorisées des couleurs de l'arc-en-ciel, un à un, sans peine, avant de les rassembler par teinte. J'ai suivi l'araignée, au-dessus de mon lit, tricotant patiemment fil après fil, la cathédrale de ses crimes, pendant que naïvement le moucheron en balade se rapproche et se retrouve pris au piège. J'ai accompagné la marche des ouvrières acharnées sortant d'un interstice minuscule et remontant en colonne impeccable le long d'un pied de table afin de charger, l'une après l'autre, à l'aide de leurs mandibules, les miettes de mes en-cas. Lors de mes nuits généreuses, je me suis mise à quatre pattes, transportant des trésors devant leur porte, construisant minutieusement routes, ponts, barrages jusqu'à ce que soudain sur un coup de colère, je balaye leurs rangs organisés d'un revers de la main. J'ai entendu les râles et les soupirs durant les lunes pleines, à l'heure où les autres dorment encore, inconscients de leur innocence.

Le premier contact se fit autour d'un café dans un bar de quartier quelconque. L'endroit importait peu pourvu que ça ne se passât pas à son cabinet. Je voulais d'abord voir à qui j'avais à faire et préférerais une rencontre dans un lieu public. Et puis... J'hésitais encore. Une démarche désespérée, moralement peu acceptable, et improbable une année auparavant, comme quoi, les choses évoluent plus vite qu'on ne le croit. Les doutes me rongeaient et je devais savoir. Je pouvais bien fouiller dans ses tiroirs, sa mallette ou son portable, mais ça ne suffisait pas. Il me faudrait bien plus qu'un regard en biais sur un objet qui traîne. J'avais besoin de certitudes, de preuves de son innocence face à une intuition me prévenant du contraire. Je devais chercher plus bas, plus loin, entrer par effraction dans son intimité, dérober ses poubelles, les vider et les étaler en place publique. Je devais, telle la fouine opportuniste, fouiller les déchets de son existence et prendre le risque de n'y trouver qu'un tas d'immondices. Oui... J'ai hésité et finalement, un samedi matin, je décrochais mon téléphone et prenais un

rendez-vous. Un après-midi d'automne, je fis donc la connaissance du détective privé Émilan Souricci. Il faisait gris, il faisait froid, de quoi se sentir misérable.

Le détective commença son enquête. Il s'imprégna du CV de mon époux et débuta la filature. Il s'inscrivit au même club de sport, sympathisa avec ses connaissances et peu à peu, en apprit plus sur ses habitudes, ses goûts, sa réputation, ses amitiés privées et professionnelles. À force de recherches, son agenda prenait forme, un agenda à l'emploi du temps chargé, mais où le fin limier dénicha des trous d'air. Il apparaissait que mon cher et tendre mari disparaissait régulièrement plusieurs fois par semaine, deux ou trois heures d'affilée et parfois même, tout un week-end. D'ailleurs, Souricci ne trouva pas trace des fameux séminaires. Jamais. Ces temps-là restaient des pages blanches et il lui fallut plusieurs semaines pour remonter un premier corps. Il trouva rapidement le deuxième et au fur et à mesure que la liste augmentait, il les empilait les uns sur les autres avec photos à l'appui, dates, lieux et circonstances. Il y en eut neuf au total dont le dernier débarqué depuis plus de six mois. Le corps ultime et le plus exaltant. Celui qui l'a trahi et qui m'a mise sur la voie. La voie de tous les autres, tous ces corps féminins, voluptueux et tellement différents. Certains étaient ronds à la peau laiteuse, d'autres, aussi fins et dorés que les blés, il y en avait des chocolats tendres ou de majestueux noirs profonds, tantôt robustes, généreux, longs, doux et fragiles. Il les consommait allègrement dans toutes les langues et dans toutes les cultures depuis des années, discrètement, jusqu'à la dernière. Une rousse flamboyante qui portait le nom d'Éléna Padivitch, sa pièce maîtresse. Durant toute la période où le détective me révéla la face cachée de mon mari, je ne bronchai pas. Ni colère, ni pleurs, ni rancune. Je restai de marbre, fière d'apparence, mais mon cœur et mon âme s'en trouvèrent totalement anéantis.

Toutes les nuits vers quatre heures du matin, la voilà qui passe. Elle glisse le long du mur et s'immobilise sous la table. Campée sur ses deux pattes arrière, elle m'observe du coin de l'œil tout en lissant ses moustaches. Ce qu'elle est venue chercher est un bout de chocolat caché dans une boîte à côté de mon lit. Lorsque j'en ôte le couvercle, elle ne bouge pas et attend patiemment que je dépose un morceau devant elle. Au moindre mouvement suspect, je sais qu'elle détalera. Tout en douceur, je détache le papier d'aluminium et place avec précaution la friandise convoitée sur le sol. Elle s'approche à petits pas, en fait le tour, renifle, l'attrape entre ses minuscules doigts crochus et déguerpit sous le lit

pour grignoter son tendre butin. Assise en tailleur sur le sol froid, je suis l'avancée de sa voracité, admirative, autant par la dextérité avec laquelle elle manipule l'objet que par sa rapidité d'engloutissement. Dès sa dernière miette chocolatée avalée, je retourne sous les draps. Il commence à faire froid, le froid saisissant du petit matin. Je me mets en boule, position du fœtus, côté gauche, vue sur le mur sale et les ombres vagues du jour qui va bientôt poindre. Je m'enroule, ferme les yeux... Je suis bien... Enveloppée, cotonneuse, je disparaîs... Je suis chez moi. Occupée en cuisine à disposer des petits fours sur une assiette, j'y apporte beaucoup de soin. J'en prends un parmi le tas et le pose sur le comptoir devant l'incorrigible gourmande. Elle ne bouge pas, frétille des moustaches, l'attrape entre ses pattes et le grignote. J'entends qu'on m'appelle de l'autre pièce. Je retire mon tablier et m'aperçois avec indifférence que je suis entièrement nue. Je saisis le plateau garni et me rends jusqu'au salon. Elles sont toutes là, nues, elles aussi. Des grosses, des maigres, des grandes et des petites, à papoter bruyamment en sirotant un verre. Les fesses se frôlent, les seins gigotent, on trinque à poil aux performances de mon homme. On me félicite pour mon choix, quel étalon au lit ! Serait-il possible d'ailleurs de continuer à le faire tourner ? Et là, elles ne s'adressent plus à moi, mais se sont tournées vers elle, Elena aux désirs égoïstes : « Non, il est à moi, à MOI ! » gronde-t-elle en tirant sur la corde qu'elle tient à la main. Tout au bout, attaché par un collier de cuir rouge passé autour du cou, Émilan... Il m'épie du coin de l'œil. Il a une expression étrange, la tête légèrement tournée vers la gauche, le visage grimaçant. Il ouvre la bouche et se met à ricaner, de plus en plus fort jusqu'au rire gras, haché. On croirait entendre le grognement de l'otarie. Une otarie qui se dandine sur le sol humide, se redresse et claque des nageoires. « HUN ! HUN ! ... HUN ! HUN ! », lâche-t-elle en remuant son museau. Les femmes applaudissent et réclament : « Encore ! Encore ! »

Je retrouvais Souricci dans un café, dans un restaurant ou sur le banc d'un parc. Des rencontres brèves où il me détaillait, en vrai professionnel, la double vie trépidante de ma chère et tendre moitié. Il me parlait beaucoup d'elle, le numéro neuf. Elle semblait, contrairement aux autres, avoir une réelle importance, voire même de l'influence. Une ensorceleuse omniprésente qui le retrouvait presque chaque jour à l'heure du déjeuner, parfois pour les dîners, et accaparait de plus en plus ses nuits en les volant aux miennes. J'ai vu les photos des baisers que l'on donne sous l'éclairage blanchâtre des réverbères, quand l'humidité de la nuit rapproche les corps. J'ai vu des mains entrelacées, des

bouches se rapprocher, j'ai vu des épaules et des cuisses dénudées... Et j'ai su qu'il louait un studio, à son nom. Un endroit rien qu'à lui, pour son autre vie, sans moi. Un autre stade dans l'adultère. Cependant, je tenais le choc. Je ne réagissais pas. Je ne changeais rien à mes habitudes ni à mon comportement comme si je voulais figer l'image sur un passé révolu et désormais ruiné. On se croisait le plus souvent, ce qui facilitait la tâche. La nuit, il grattait à peine devant ma porte, l'effleurait du bout des doigts et ne trouvant qu'un corps mort allongé près du sien, il n'insistait pas. Chacun installé dans son rôle, on jouait une mascarade parfaitement orchestrée, sans heurts et sans éclat. Un temps suspendu avant la grande scène finale, conscients l'un et l'autre que quelque chose de surnois couvait en silence.

Je me souviens de cette soirée comme si c'était hier. Il pleuvait et le ciel était noir. D'un noir opaque pour être exacte. J'étais seule et je m'occupais des lessives en retard. Deux corbeilles à linge pleines à trier, le blanc d'un côté et les couleurs de l'autre. Étrangement, je continuais à m'occuper des affaires de mon époux, une mécanique automatisée et extrêmement bien huilée par plus de dix années d'union maritale, me permettant autant de dissimuler mes tourments que de profiter d'un temps de réflexion. Peut-être aussi, je le laissais bénéficier d'un reste de compassion, la preuve d'une indéfectible loyauté qu'aucune femme ne pourrait lui témoigner, un dernier geste désespéré sans réelle signification ni attente. Quoiqu'il en soit et malgré tout, j'étais quand même là, à quatre pattes dans la buanderie, affairée à vider les poches de ses pantalons, ôter les mouchoirs en papier usagers, quelques pièces de monnaie et vieux tickets de caisse froissés. Saisissant une de ses vestes, je tombais sur une enveloppe décachetée glissée dans une des larges poches intérieures. Je la retirai et y découvris la lettre d'un avocat spécialisé en droit de la famille. En date du mois dernier. Une demande de divorce. Le dernier coup de poignard. Un poignard muni d'une longue lame fine et acérée, plantée simultanément dans la poitrine et le milieu du dos, juste entre les omoplates.

Le torse comprimé, écrasé comme une crêpe et la tête décapitée roulant sur le sol, je prenais acte, dans les effluves de sang, du décès officiel de notre mariage. La main tremblante, je repliais le document proprement et le remettais à sa place. Voilà, on y était. Il venait de m'achever sur un bout de papier, substituant cette molle tristesse où s'embourbait ma raison, par une sourde et sombre colère.

Ils résonnent dans le silence. Les bruits. Ce sont eux qui m'empêchent de

trouver le sommeil. Les tintements métalliques des trousseaux de clefs accrochés aux ceinturons. Ils s'entrechoquent sous le balancement des hanches en rythme avec la ronde des talonnettes claquant dans les couloirs. Parfois, on entend l'écho des grilles rabattues violemment, résonner par-delà les cellules et vibrer jusqu'au mur d'enceinte. À l'aube, les bruits n'ont plus la même force. Je les perçois avec distance comme entourés d'un cocon protecteur. Les sons forment des nappes enveloppantes et fredonnent alors une douce berceuse. Une immersion en eau profonde. Ce matin, le trousseau est là, juste derrière ma porte. Il s'agite et heurte la serrure. Il dérape, force, insiste. Finalement, il la déverrouille et le laisse entrer... Et le laisse m'annoncer la raison de cette visite matinale : j'ai dix minutes pour regrouper mes affaires et le suivre sans poser de question. Je ne suis pas sûre de comprendre. Je suis amorphe, entre deux mondes. Je regroupe mes affaires en silence et traîne la patte sous son regard agacé. Il n'y a pas le choix, on me déménage.

Quand j'intègre ma nouvelle demeure, je constate que la pièce est la même excepté le lit. Ici, il y en a deux, superposés. Ce qui signifie deux personnes dans un espace identique au précédent. Je jette un regard désespéré sur la situation et réalise que sur la place du haut, les jambes tombant mollement dans le vide, est assise une imposante bonne femme imprimant son lourd postérieur dans le sommier en métal. Elle observe silencieusement l'intrus envahissant son territoire. Je ne dis rien et la salue d'un lamentable sourire. Ma nuit est loin d'être finie et je peine encore à comprendre ce que je fais ici. Je pose mon baluchon, me tourne vers le détenteur des clefs avec l'espoir qu'il ait fait erreur sur la personne, mais déjà, il se retire en repoussant rapidement la porte. Me voilà seule face à ma colocataire colossale.

Durant dix minutes, je bataille pour trouver ma place et ne pas subir l'empreinte menaçante des larges fesses au-dessus de moi. Si allongée, j'ai suffisamment d'espace, en position assise, je n'ai accès qu'à la moitié du lit. Je vais devoir ramper dans le noir au cas où me prendrait l'envie d'uriner au milieu de la nuit. Peut-être n'en aurai-je pas le temps, peut-être finirai-je mon séjour ici écrasé par la masse terrifiante suspendue dans les airs. Un soupir... Ça craque au-dessus de moi. La chose au premier se met à remuer, entraînant le fragile édifice en fer dans une houle et un grincement inquiétant. Surgit alors un visage rouge et bouffi comme une grosse tomate cœur de bœuf, surmonté par une touffe de paille desséchée d'un jaune pisseux. Il s'anime et se présente en balançant une main épaisse par-dessus le bord du lit : « Salut. Moi c'est Josiane. On m'appelle Joe. Et toi ? C'est quoi ton p'tit nom ? »

J'avais besoin de deux mois supplémentaires. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, je faisais profil bas, j'étais douce et agréable, aucunement inquisitrice, le but étant de ne surtout pas le faire fuir. Je ne l'interrogeais pas sur ses allées et venues, n'exprimais ni reproche ni remarque désagréable et me tenais à disposition tout en gardant une distance respectable. J'écartais la femme blessée du passage et lui donnais des ailes. Je la rendais crédule, légère et discrètement plus désirable sans qu'il le prenne directement pour lui. Je sentais les jours passant qu'il baissait la garde. Incapable d'imaginer tout ce que je savais sur sa vie extra-conjugale, il se laissait aller et réamorçait le dialogue. Un fil fragile tendu entre lui et moi qu'il tissait à ma place, un vent de liberté inattendu qui soufflait sur les restes de notre couple et le mettait en confiance.

Une nuit, il tenta une approche. Il frôla d'abord ma jambe, du bout des pieds, les retira en emportant le drap avec lui, tomba une main près de mon dos, remua les doigts et chatouilla ma peau. Allongée dans le noir, je ne bougeais pas, guettant la suite, désireuse de ne rien précipiter. Un genou timide se cala sous ma cuisse pendant que les habiles continuaient leur parcours jusqu'à la douce plaine du bas-ventre. Je lâchais un soupir, penchais la tête et me cambrais légèrement vers lui. Le signe qu'il pouvait venir sans crainte. Et il vint. Il vint si bien que je lui fis perdre la tête. Je lui donnais tout, j'exultais dans le sexe, la rage enfouie au plus profond de moi. J'étais méconnaissable, bouleversée par une furieuse énergie et affamée par des mois de disette, seule, abandonnée sur un côté de lit froid. Je voulais lui faire mal et lui faisais du bien. Je goûtais à sa peau comme la toute première fois, insatiable, inépuisable et volontaire. Cette nuit-là, nous fîmes l'amour plusieurs fois. Le jour suivant, il rentra tard et quand il vint se coucher, sans faire de bruit, je fis semblant de dormir et me tins fraîche et dispo au petit matin. Le soir, il me prit de nouveau, sans ménagement, sur la table du salon, le tapis de la salle de bain, contre le lavabo et pour finir, dans la chambre à coucher. Le lendemain, c'est le comptoir de la cuisine qu'il voulut essayer, laissant sur ma peau des zébrures écarlates comme témoins silencieux de son passage. Puis, il appela dans la journée pour m'avertir qu'il ne rentrait pas, une absence de deux ou trois jours, toujours professionnelle. Je fis comme d'habitude et ne posais aucune question. Bien sûr, je serai là.

À son retour, la fatigue se lisait sur ses traits. Il m'embrassa rapidement et partit sous la douche. Durant le repas, il me raconta ses journées difficiles auprès de clients toujours plus exigeants, insatisfaits et inconstants. « Les règles avaient changé », disait-il « avec cette nouvelle génération qui débarquait, formée par des techniques commerciales made in USA, elle ne respectait plus rien ni

personne.» Et puis, il n'aimait pas Marseille, il trouvait la ville sale et trop bruyante. Je ne l'écoutais qu'à moitié, me demandant si la cité possédait des hanches rondes et blanches, si les couchers de soleil étaient d'un rouge éclatant et si la mer se faisait douce à la nuit tombée. Il se leva, déposa son assiette et ses couverts dans le lave-vaisselle, émit un long bâillement, me caressa les cheveux, annonça qu'il était crevé et qu'il ferait mieux d'aller se coucher. Je ne le suivais pas. J'imaginai ses mains parcourir une peau tachetée d'orangé, jouer avec des boucles écarlates et forcer une intimité incandescente pour revenir à la mienne, de l'une à l'autre, ses doigts chauffés de rouge et de brun et ce mouvement en va-et-vient.

Planquée dans mon matelas, grâce à une minuscule entaille découpée avec précaution le long du bourrelet de la couture, se trouve une fourchette. Si cela s'avère nécessaire, je m'en servirai. C'est une question de survie et d'évidence, je ne fais pas le poids. Toute la journée, je sens un regard lourd posé sur moi et lorsque je me retourne, il ne dévie pas. Joe me fixe de ses yeux globuleux et étudie sa proie. Joe a un sourire mauvais, juste un coin de lèvres étiré et un filet de bave de l'autre côté, toujours un peu d'écume à chaque extrémité. Tous les jours, elle pose son gras sur l'étroite cuvette, écarte les jambes et emplit l'espace par l'intégralité de son corps, exposant à ma vue sa chair blanche et flasque pendant que ses intestins se répandent bruyamment. Une odeur aigre et tenace envahit alors la petite cellule. Lorsque n'y pouvant plus, je dois m'y rendre à mon tour, elle se penche aux barreaux de son lit et me reluque en lâchant des obscénités. Sous les douches, je me tiens éloignée, mais elle n'est jamais très loin, se déplace en groupe et me claque systématiquement les fesses à chacun de ses passages. Ça n'a rien de drôle et pourtant, ça les fait beaucoup rire. Toutes autour de moi. Une belle bande de bécasses. Des vieilles bécasses rabougries et inutiles, qui se tripotent le minou pour oublier la miséricorde de leur condition.

Ce matin, durant la toilette commune, une fille me bouscule et me fait perdre ma savonnette qui part rebondir sur le mur d'en face. Au moment où je me baisse pour la récupérer, une masse se poste devant moi. Je reconnais les pieds aux ongles sales et déchiquetés. Je dresse la tête et l'information se confirme : l'imposant mont de Vénus pelé de moitié de Josiane, ma collante colocataire et ses bourrelets de graisse, ne me lâche pas. « Hé, p'tit cul, tu dors avec moi ce soir ! T'as vu toute cette beauté, mon cœur ? » Elle saisit ses gros seins à pleine main, les balance l'un contre l'autre puis empoigne son sexe en gigotant gauchement. « Tout ça est à toi, p'tit cul. Tu vas t'égaler, bientôt ! Tu vas